



Les lutins des mers

Florence Ducatteau



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



Les lutins des mers

Florence Ducatteau



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

1 Éliane

Éliane avait donné l'ordre que tous rentrent dans l'enceinte du donjon et qu'on lève le pont-levis. Peut-être une telle mesure sauverait-elle quelque chose du château...

Puis, elle avait couru jusqu'à la digue. Sans se retourner.

La mer, le vent, un chien ou un enfant prenant plus de plaisir à détruire qu'à contempler, passeraient sans doute d'ici demain. Et Éliane pensait ne rien revoir de son œuvre de sable et de coquillages.

Quand elle rattrapa ses parents, elle entendit sa mère interroger son père : "Ne crois-tu pas qu'Éliane est maintenant assez grande pour que nous puissions faire tous ensemble un grand voyage ?".

Avant sa naissance, ses parents avaient sillonné le monde. Ils s'étaient arrêtés pour voir grandir leur fille. Être là pour ses premiers pas, la conduire à son premier jour d'école, l'empêcher de se gratter quand elle aurait la varicelle... Toutes ces choses où la présence aimante de l'adulte fait l'assurance de l'enfant.

Depuis qu'elle était née, la famille passait ses vacances au bord de cette mer du Nord dont le sable mouillé par les eaux permettait mille sculptures. Celles d'Éliane étaient particulièrement belles, longuement pensées et ouvragées. Et la petite fille s'attristait de ne jamais revoir, d'un jour à l'autre, ses œuvres.

Ce soir-là, Éliane atteignait la digue au moment où nous abordions la côte.

2 Les lutins des mers

Nous sommes un peuple de nomades. Pas au sens de ces hommes qui, chaque jour, démontent la tente et parcourent des kilomètres avant de la remonter, mais au sens où nous ne dormons jamais deux nuits dans la même maison. Notre territoire n'est pas, comme le leur, l'horizon des dunes du désert, mais un ruban de plage et les vagues, toutes les vagues de toutes les mers. Nous sommes le peuple des lutins des mers.

Nous avons peu de contacts avec nos cousins les lutins des terres, dont vous avez entendu parler sans les avoir vus, probablement, car nous avons ceci de commun que nous échappons sans difficulté



à vos regards. Nous ne possédons rien, mis à part nos barques. Nous les faisons de nos mains avec des objets que nous découvrons sur les plages. Elles sont en perpétuelle transformation, car il n'est pas un jour, pas une nuit où l'un de nous ne découvre un morceau de tissu pour calfeutrer une brèche, une plume pour étoffer les voiles, ou une perle à entremêler aux filets des poissons qui nous guident dans les courants mystérieux des océans.

Nous considérons que les choses n'ont de valeur que dans la mesure où elles procurent du plaisir. Et que ce plaisir est multiplié par le nombre de gens qui peuvent en tirer profit. Un objet est, pour nous, d'autant plus important et d'autant plus respecté, qu'il a pu servir à de nombreux êtres et que ceux-ci ont pu en retirer un agrément. Quand nous découvrons pareil objet, nous en profitons également. Puis, l'agrément retiré, l'objet est laissé où il a été trouvé pour qu'un suivant puisse le découvrir et en jouir. Un objet acquiert ainsi progressivement une notoriété et une aura de plus en plus profondément bienfaisante.

Je m'appelle Tigil. Mon nom me fut donné en remerciement, le jour où j'ai sauvé la petite Arine qui allait se noyer. Car, bien que nous apprenions le plus tôt possible à nager, si l'un de nous s'enroule les pieds dans les lianes des filets, il y a peu de chances qu'il en échappe sans l'aide de quelqu'un. Ce genre d'incident est heureusement très rare. S'il se produit, le sauveteur est unanimement rebaptisé Tigil. Il bénéficie de la reconnaissance de tous et son nom seul suffit à proclamer son exploit. Ainsi, nous savons que celle qui se nomme Aaro a sauvé l'un des siens en détournant un poisson carnivore qui tentait de le manger. Que celui qu'on nomme Niïr sait chanter la nuit des mélopées porteuses d'images merveilleuses. Et que Talal connaît tous les souffles des vents et les messages qu'ils transportent. Nous avons ainsi de nombreux noms pour chaque circonstance extraordinaire et pour chaque don particulier.

Le soir nous ramène vers le rivage. Souvent le même. Nous sommes généralement fidèles à nos origines, même s'il nous suffit d'une journée pour parcourir des espaces énormes. Il n'est pas rare, à la mi-journée, que nous nous trouvions de l'autre côté de notre ronde planète. Les changements de luminosité dus à sa rotation ne nous troublent pas. Il nous arrive ainsi, souvent, de suivre le jour dans son lent cheminement. Nous voyons aussi clair le jour que la nuit, et même



l'eau salée ne brouille pas notre regard. Nous aimons regagner un rivage à la nuit tombée. Nous y abordons quand vous l'avez quitté. Notre peuple alors s'avance, tirant ses barques sur le sable et recherchant ce que vous avez laissé derrière vous et qui peut encore nous servir. Avant de pouvoir glaner vos vestiges, nous choisissons une de ces constructions de sable que vos enfants ne manquent pas de laisser et qui nous sert de toit pour la nuit. Vos architectes ont des talents très différents. Ce changement journalier nous plaît. Il nous arrive donc de nous assoupir dans une forteresse massive et rustre, construite pour être impénétrable, mais dont les murs de sable sont d'une fragilité toute naïve. Qui pourraient-ils arrêter ? Nous y pénétrons bien. Comme il nous arrive, d'autres fois, de festoyer dans des demeures dotées de nombreuses pièces, de jardins, de champs, de routes, de puits et de cimetières où sont allongés d'invisibles morts qui n'ont jamais existé. Certaines de ces maisons sont un enchantement de décoration. Coquillages, crustacés, plumes et bouts de cordages mangés de sel les ornent. Chaque maison dit son constructeur. Et il est vrai qu'en y dormant, nous chargeons nos rêves de souhaits pour celui qui, sans le savoir, nous offre le gîte. Alors, laissez vos enfants nous construire nos maisons éphémères, aussi fragiles soient-elles.

Comme chaque vie rencontre ses difficultés, qu'elles soient intérieures ou extérieures, la nôtre a comme souci incessant l'eau. L'eau douce. Celle que la mer ne nous donne pas, toute gavée de sel qu'elle est. Et celle que le sable ne laisse pas jaillir, tant il boit lui-même dans son fond. Il n'y a pas de source sur notre plage. Ailleurs, parfois, quelques ruisselets descendent des terres, et nous connaissons tous ces quelques cascades autour desquelles nous nous retrouvons. C'est l'occasion de grandes fêtes où nous revoyons avec plaisir nos cousins lointains : les lutins des terres. Par contre, l'embouchure des fleuves ne nous est pas propice. Nous les évitons. Il nous faut donc voyager pour récolter notre eau douce aux rares petites cascades ou la prendre au ciel. Pour ce faire, nos bateaux sont pourvus de voiles de plumes contre lesquelles l'eau de pluie glisse pour s'amasser dans des récipients d'étoffes huilées qui nous servent de gourdes. Sans la question de l'eau, nous pourrions être entièrement libres de nos mouvements. Visiter longuement des contrées arides ou rester chez nous au plus fort de l'été. Mais toute vie a ses limitations.



Ce soir-là, Éliane atteignait la digue au moment où nous abordions la côte. Elle nous aurait vus si elle s'était retournée. Mais elle se hâtait pour rejoindre ses parents déjà éloignés. Généralement, nous n'abordons que lorsqu'il n'y a plus personne, ni sur la plage, ni sur la digue. Cette fois, la cause de notre imprudence était notre impatience. Il nous tardait de découvrir son œuvre du jour. Depuis douze jours, depuis son arrivée, cette enfant nous avait gâtés. Le premier jour, elle avait construit ce qui allait devenir le quartier sud d'Élianapolis. De ravissantes petites maisons, entourées de jardinets et de chemins aux courbes harmonieuses, quelques escaliers, deux ou trois ponts. Et puis des impasses pour s'égarer et des fenêtres pour appeler l'ami.

Bien sûr, après notre sommeil, la mer ou le vent ou... vint détruire ces constructions éphémères.

Mais, le soir suivant, nous découvrimus, comme si elles étaient précisément accolées aux maisons du quartier sud, les maisons du quartier nord. Aussi gaies à vivre que celles du sud. Alors, et d'un commun accord, nous sommes revenus, jour après jour, dormir dans les murs qu'Éliane nous laissait.

Après les deux quartiers principaux de la ville, elle construisit une grande école. Puis ce qu'elle appela une église et qui nous servit de lieu de rassemblement où il faisait bon danser. Après, nous découvrimus le parc avec ses multiples arbres, ses fleurs et ses jeux d'enfant. Enfin, il y eut le port et sa jetée qui facilita considérablement l'amarrage de nos bateaux. Il y eut aussi le phare, qui ne nous est pas nécessaire puisque nous voyons la nuit, mais qui brille joliment.

Et ce soir-là, nous découvrimus le château.

3 Éliane

- Maman, aurais-tu des petits sacs en plastique transparent ?

- Oui, j'ai des sacs de congélation. Que veux-tu en faire ?

- Il n'y a pas d'eau de source sur la plage. Et demain, je voudrais construire des fontaines.

- Des fontaines, demanda son père ? Mais, comment ? Tu n'as pas de pompe, tu n'arriveras pas à propulser l'eau en l'air. Par contre, des nappes d'eau souterraine au dessus desquelles sont construits des puits, ça, tu dois pouvoir y arriver.



- Alors, c'est oui ? J'amènerai de l'eau pure, trois sacs en plastique que j'enterrerai, et je construirai les puits. Je peux ?

- Oui, bien sûr. Mais en partant, il faudra enlever les sacs en plastique. Sinon, tu participeras à la pollution de la plage. Et puis, n'oublie pas... C'est notre dernier jour de vacances. Nous partons demain dans l'après-midi.

- Mm..., oui. Je sais.

4 Les lutins des mers

Nous avons travaillé toute la nuit. Nos cousins des plages voisines sont venus nous aider. Tout ce qui a été détruit a été reconstruit. Exactement comme Éliane l'avait imaginé. Aux emplacements qu'elle avait prévus. Chaque maison, chaque tour, et les balcons, et les couloirs, les terrasses et les cours intérieures, tout fut à nouveau sculpté, jusqu'aux fleurs qui, une à une, ont fleuri sous nos doigts. Il n'y avait rien à changer à la construction initiale, il suffisait de reconstruire fidèlement l'original détruit, tant cette ville qu'Éliane avait élaborée, jour après jour, était merveilleusement équilibrée. Seul le château ne fut pas reconstruit : il n'avait pas été détruit.

Nous ne sommes pas des bâtisseurs, encore moins des architectes. Mais notre mémoire est fidèle et nous savons reproduire. En remerciement pour les maisons construites cette année, et comme invitation à en construire d'autres, sous d'autres cieux, l'année prochaine, nous avons voulu laisser à Éliane un cadeau. Un cadeau venant d'une autre mer moins grise que celle-ci et où d'étonnants morceaux de couleurs éclatent. D'autres mers, d'autres plages, d'autres contrées,... Et d'autres styles... de vie, et d'architecture,... Ailleurs, baignée dans une autre ambiance, Éliane nous construira, nous l'espérons, des palais à ogives, des tentes du désert, des mausolées de pierre blanche, ou des villes troglodytes... À anticiper nos futures découvertes, nos yeux, déjà, se plissent de plaisir. Qu'il sera agréable de dormir et de rêver dans ces nouvelles habitations.

Le cadeau, il nous paraissait normal qu'Éliane le trouve dans la salle du trésor de son château. Mais la porte qui conduisait à cette salle était trop étroite : notre cadeau n'y passait pas. Nous fûmes donc obligés d'en transformer l'ouverture. Ce qui occasionna

palabres et interrogations, auxquelles je participai. Démonter la porte en plumes de pigeon entrelacées fut chose facile. Certains d'entre nous la transportèrent dehors, avec pour mission d'en agrandir le tissage. Puis, il fallut étudier la structure de la construction d'Éliane. Agrandir l'ouverture ne pouvait se faire qu'en tenant compte des murs porteurs et des lignes de force qui parcouraient le château. Et je dois dire que ce fut, pour moi, une nouvelle occasion de me distinguer. En effet, je constatai que la porte ne pouvait être agrandie que sur la droite, une partie de la tour ouest reposant sur le mur gauche. Pour agrandir l'embrasure, nous avons dû travailler centimètre par centimètre, ayant toujours peur que la totalité ne s'effondre. Et mon avis fut constamment sollicité. Pendant ce temps, les tisserands venaient régulièrement voir notre travail et vérifier la grandeur nécessaire de la nouvelle porte.

Nous avons ainsi travaillé longtemps avant de pouvoir apporter notre cadeau dans la salle. Enfin, il s'y inséra parfaitement et nous avons fermé la porte.

Depuis, bien que je trouve le nom trop flatteur, les anciens me nomment Tigil l'architecte.

Malgré notre fatigue, nous nous sommes promenés dans toute la ville en entonnant celui de nos chants qui ressemble le plus à un long murmure. Nous étions fiers de notre travail et nous avions plaisir à contempler l'œuvre d'Éliane.

L'aurore pointait, quand, satisfaits, nous avons retrouvé nos bateaux amarrés dans le port. Alors, sous la lumière pâissante du phare, nous avons quitté Élianapolis.

5 Éliane

La mer, le vent, un chien ou un enfant prenant plus de plaisir à détruire qu'à contempler...

Éliane a enfoui trois petits sacs en plastique dans sa poche. Elle sait déjà où il faut construire les puits pour que toute la population de la ville puisse s'approvisionner facilement en eau potable.

Son père porte le panier du pique-nique, d'où dépasse, non pas une, mais deux bouteilles d'eau minérale. De quoi étancher la soif de la famille et remplir les nappes d'eau d'Éliane.

La mer, le vent, un chien... Il ne restera certainement rien du château.



Comme il ne restait rien des maisons, de l'école, de l'église et du parc avec tous ses arbres et ses jeux.

Pourtant, il faudra construire les puits comme si tout était encore là.

Éliane avance dans le sable chaud qui s'enfonce et enserre ses pieds.

Puis elle s'arrête. Fascinée.

C'est comme un mirage.

Tout est là.

Tout.

La moindre plume, le moindre coquillage a retrouvé sa place.

C'est une ville entière qui attend son architecte. Une ville de sable chaud et de silence. Élianapolis.

Éliane parcourt chaque ruelle des yeux, chaque maison, chaque fenêtre, elle y retrouve avec ravissement tous les détails qu'elle y a sculptés. Puis, par une fenêtre du château, celle qui donne dans la salle au trésor, Éliane voit quelque chose de rouge qu'elle est sûre de ne pas y avoir mis.

Elle dégage la porte, glisse ses doigts dans l'ouverture et retire une branche de corail. D'un rouge tomate éclatant.

Silencieux et ébahis, les parents se sont approchés.

- Regardez, fait Éliane en leur montrant le corail.

- Une branche de corail... Je n'en ai jamais vu de si belle. On en trouve dans différentes mers. La dernière fois que j'en ai vu, c'était le long de la mer Méditerranée, du côté de l'Égypte...

- Papa, l'année prochaine, c'est là que nous passerons nos vacances ! N'est-ce pas ?

Dans le lointain, invisibles à l'œil nu, sur une dizaine de barques chamarrées, les lutins des mers savourent le plaisir d'Éliane.

Dans un an, ils dormiront à l'ombre d'un petit sphinx de sable rose.

Copyright : Florence Ducatteau (2010)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Ministère de la Communauté française

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Ministère de la Communauté française-
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Ce texte est publié grâce à :
L'Administration Générale de l'Enseignement
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française
www.enseignement.be



Depuis 2002, Florence Ducatteau écrit et publie en Belgique, en France, en Suisse et au Canada, autant pour les enfants que pour les adolescents. Elle a reçu deux bourses d'aide à l'écriture de la Communauté française de Belgique.

Diplômée de l'Institut des Arts de Diffusion, section théâtre, elle a participé aux créations du Théâtre des Quatre mains et du Théâtre Loyal de Trac. Elle est également titulaire d'une licence en psychologie de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. Ses projets ? Continuer à écrire ! Pour la jeunesse, mais aussi pour les adultes.

Pour en savoir plus :

<http://florenceducatteau.wikeo.be>



Du même auteur :

Sur un fil, ill. Chantal Peten, in recueil collectif *Qui veut embrasser la grenouille ?*, Racine, 2010.

Petit Ours et Léontine : La rencontre, Florence Ducatteau et Chantal Peten, La Joie de Lire, série Petit Ours et Léontine, 2010.

Petit Ours et Léontine : La dispute, Florence Ducatteau et Chantal Peten, La Joie de Lire, série Petit Ours et Léontine, 2010.

La valise, ill. Sabine De Greef, Ed. L'école des loisirs, Coll. « Pastel », 2010.

Fête et fracas chez les monstres, ill. François Ruyer, Erpi, coll. « MAXIRat de Bibliothèque », 2009.

Un ogre trop gourmand, ill. Philippe Béha, Erpi, coll. « Mini Rat de bibliothèque », 2008.

